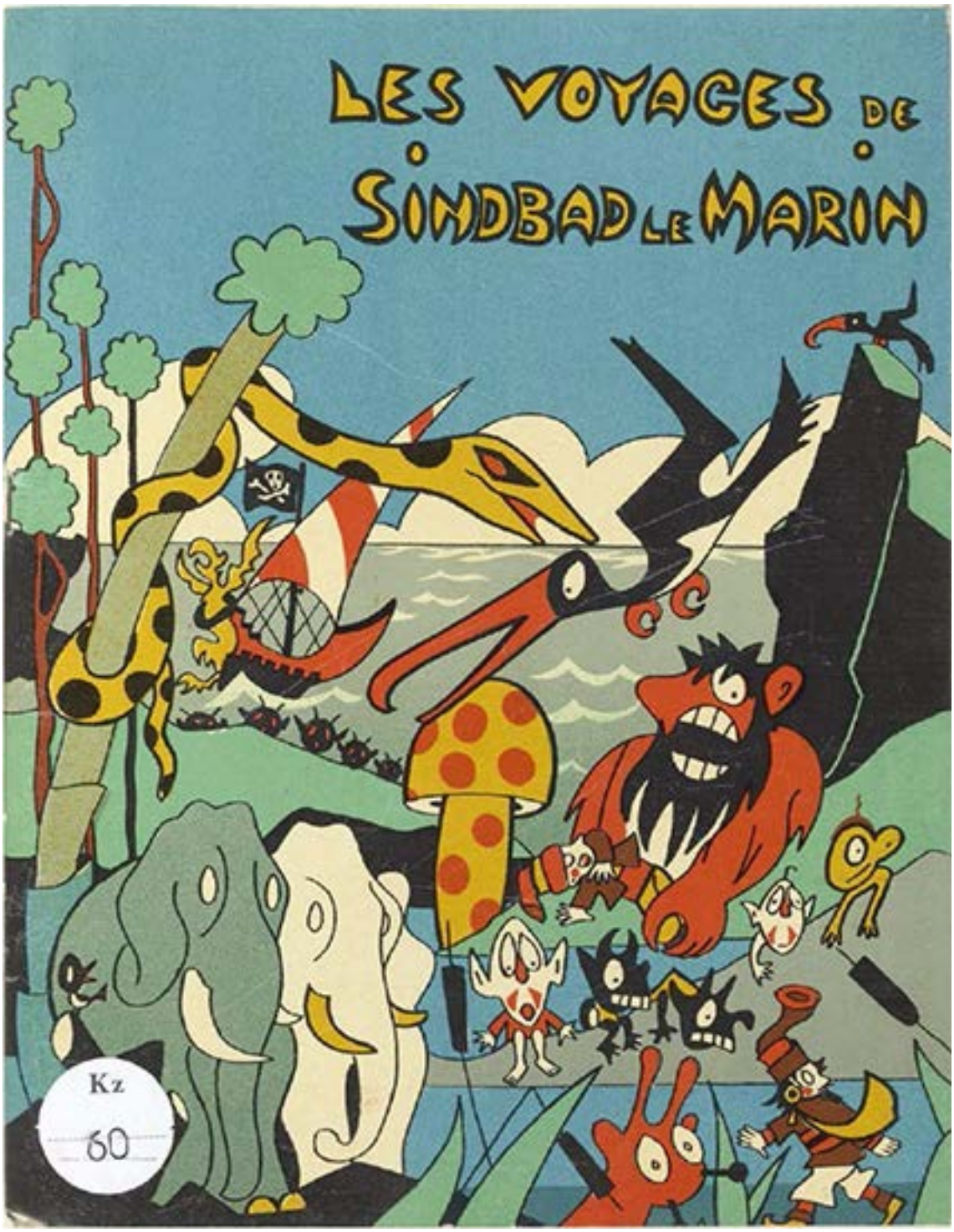
LES VOYAGES DE SINDBAD LE MARIN



Kz
60

Les voyages de Sindbad le marin

Illustrations de H. Monier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson

Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid, il y avait à Bagdad ou bien à Téhéran – on ne sait plus au juste – un très puissant seigneur du nom de Sindbad.

Ses immenses richesses, son palais somptueux, sa libéralité, le luxe des festins qu'il donnait sans compter, en faisaient l'idole de toute la perse.

Un jour qu'il traitait bon nombre de personnages autour d'une table couverte de toutes sortes de mets savoureux, il remarqua un pauvre porteur qui, de la rue, chargé d'un lourd fardeau, jetait un œil luisant d'envie.

Qu'on l'introduise dans la salle ! ordonna-t-il à ses valets.

Le pauvre diable, tout désemparé par le luxe inconnu qui l'entourait, fit son entrée.

Désemparé, on l’eût été à moins.

Imaginez, dans un décor féérique, le fumet des viandes les plus rares, les accents d’une musique mélodieuse, les habits magnifiques, le luxe des convives que dominait, à la place d’honneur, un vénérable vieillard, au visage énergique, au costume de pourpre et de pierres précieuses.

Sindbad, car c’était lui, fit asseoir à sa droite le porteur affamé et le régala des mets les plus recherchés et des vins les plus généreux qu’il fut possible de trouver sur la terre.

- Frère, dit-il ensuite au paria tout confus, ne crois pas que ce luxe que tu m'envies, je l'aie acquis sans peine.

Je ne suis parvenu à cet état heureux qu'après une suite de travaux et de misères de toutes sortes que je vais te narrer.

Seigneurs, ajouta-t-il, s'adressant à ses convives, je vais vous retracer par le menu les péripéties de mes nombreux voyages.

J'avais vingt ans alors, et fort peu de richesses.

Toute ma fortune eût tenu au fond de mon bonnet.

Je m'engageai comme marin sur un bateau marchand qui portait en Orient les épices et les bois précieux.

Nous mîmes à la voile et, par les côtes de Perse et de l'Arabie, nous voguâmes vers les Indes Orientales.

Nous abordâmes à plusieurs îles où nous vendîmes notre marchandise.

Un jour que la chaleur était torride, nous décidâmes de prendre terre sur une petite île afin de nous rafraîchir.

Hélas ! à peine débarqués nous ressentîmes une terrible secousse et l'île disparut dans les flots.

Ce que nous avions pris pour un îlot n’était qu’une monstrueuse baleine qui sommeillait à la surface.

J’eus la chance de m’accrocher à une pièce de bois qui flottait et, grâce à elle, après avoir le jour entier vogué à la merci des vagues, je fus, par bonheur, jeté contre une île, une vraie, cette fois.

Je découvris de l’eau fraîche et quelques coquillages dont je me rassasiai.

Puis, l’estomac bien garni, je décidai de visiter mon île.

D’une hauteur, je vis dans le lointain, comme une immense boule blanche.

Je m’y dirigeai et me trouvai en présence d’un œuf aux dimensions invraisemblables.

L’air s’obscurcit soudain et jugez de ma surprise quand je me rendis compte que cette éclipse inattendue était causée par un oiseau d’une grosseur extraordinaire.

Je me serrai tout contre l'œuf, de sorte que, l'oiseau s'étant posé, j'eus devant moi un de ses pieds, aussi gros, à vrai dire, qu'une branche d'arbre.

Je m'y attachai solidement avec ma ceinture et, après quelques instants, l'énorme oiseau s'envola et m'enleva si haut que je ne voyais plus rien.

Soudain, il descendit à une vitesse vertigineuse et me déposa dans une vallée profonde qu'entouraient de toutes parts des cimes monstrueuses.

Nulle part, je ne vis de chemin, par où quitter cette gorge escarpée où le soleil plongeait, brûlant.

En marchant, je remarquai que la vallée était parsemée de diamants d'une taille et d'un éclat exceptionnels.

J'eus tôt fait d'en garnir mes poches et ma besace, mais ma joie se changea en terreur à la vue d'immenses serpents, longs et gros comme les cèdres du Liban.

Ces monstres hideux, qui se terrent dans leurs antres tout le long du jour, en sortent au crépuscule pour chercher une proie.

Je courus me réfugier dans une grotte que je bouchai tant bien que mal et je passai dans les transes, une nuit affreuse, parmi les sifflements des monstres affamés.

Le jour venu, je sortis de la caverne et j'eus bientôt la chance de rencontrer une vingtaine de marchands de Samarcande qu'un naufrage avait jetés sur cette terre inhospitalière.

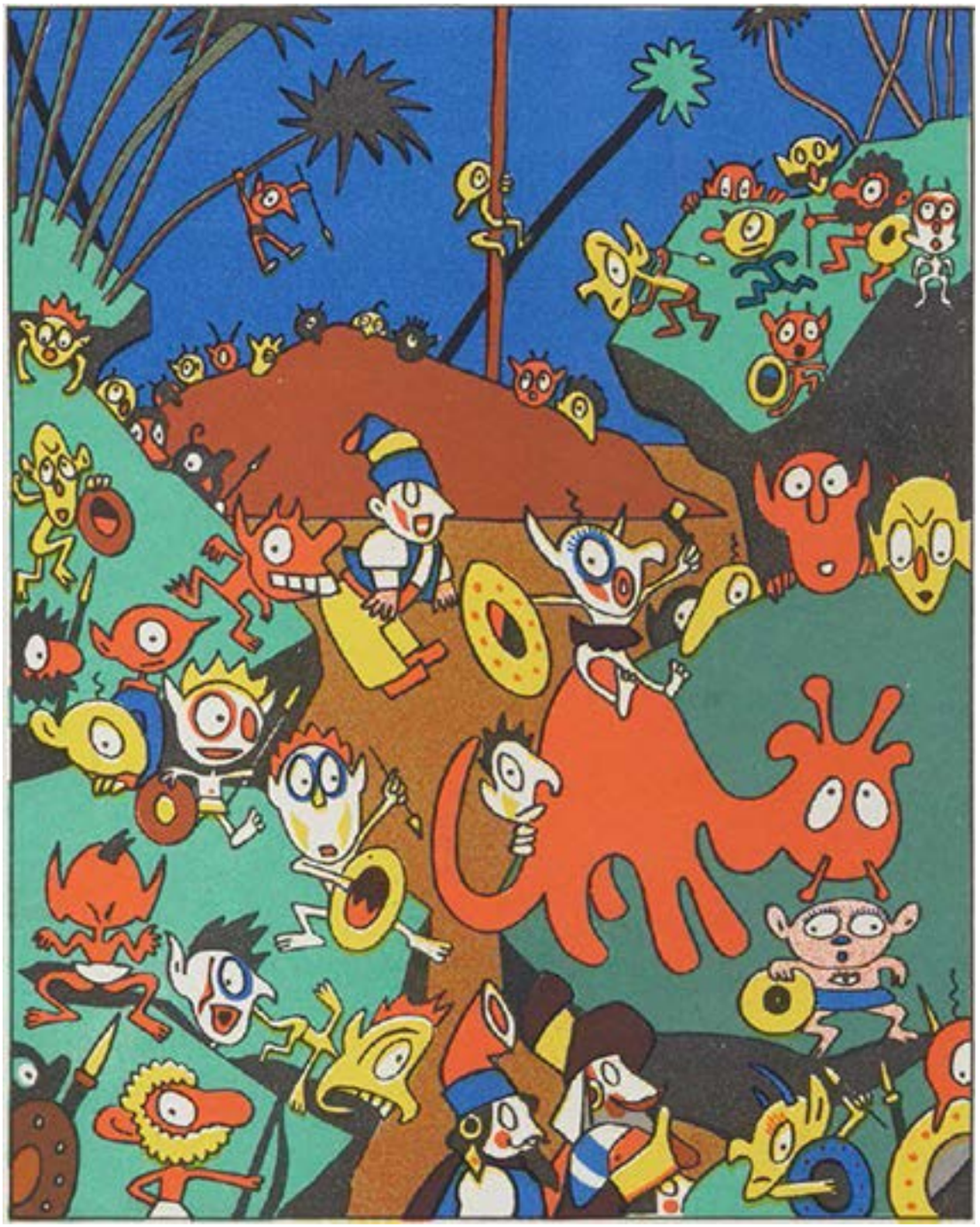
Nous gravîmes ensemble des pentes redoutables, rencontrant sur notre route, des dangers effrayants.

L’un de nos compagnons fut proprement embroché par un rhinocéros gigantesque, et c’est à toute haleine que nous nous enfuîmes de ces lieux damnés.

Nous parvînmes enfin au rivage.

Nous eûmes tôt fait de construire un radeau, assez primitif à vrai dire, mais capable de tenir le flot.

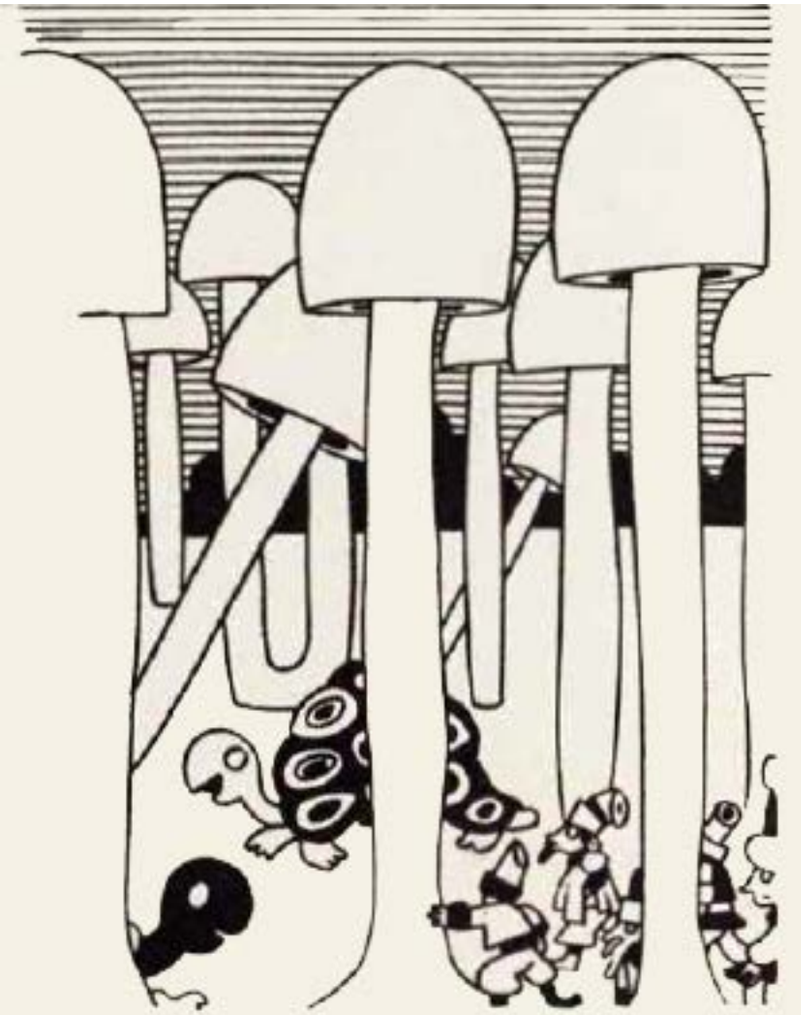
Une traversée paisible nous mena à une terre d’aspect assez sinistre, plantée d’arbres d’une taille extravagante.



Nous allâmes reconnaître le terrain et, à notre retour, nous nous trouvâmes entourés d'une nuée d'affreux nains, aux formes et aux dimensions variées.

Certains, noirs comme le jais, d'autres velus et cornus, tous effroyables d'aspect.

Ces moustiques se mirent à danser autour de nous une sarabande effrénée et à nous cribler de traits ou de javelots nains, dont l'effet, par bonheur, s'avéra plus lancinant que périlleux.



Nous réussîmes sans trop de peine à nous défaire de ces agaçants ouistitis, mais nous découvrîmes avec consternation qu'une multitude d'entre eux s'enfuyait avec notre esquif.

Nous nous enfonçâmes dans les terres, parmi une végétation bizarre de champignons géants.

Des tortues colossales s'enfuyaient à notre aspect.

Enfin, nous aperçûmes un immense édifice, véritable citadelle crénelée, d’allure peu engageante.

Nous y pénétrâmes néanmoins et nous arrivâmes dans une grande pièce, où la vue d’un monceau d’ossements et d’un grand nombre de casseroles et de broches nous inspira une insurmontable frayeur.

Bientôt, surgit un affreux bonhomme, plus haut qu’un baobab et plus hideux cent fois, qu’une portée de démons vomis par l’enfer.

Son premier geste fut de s’emparer d’un de nos compagnons, le plus dodu, de le mettre à la broche et, à peine saisi, de le déguster aussi simplement que nous faisons d’une crevette.

Mis en appétit, l’horrible géant goba sans broncher une demi-douzaine de nos malheureux camarades.

Je vous donne à penser les transes dans lesquelles nous vécûmes.

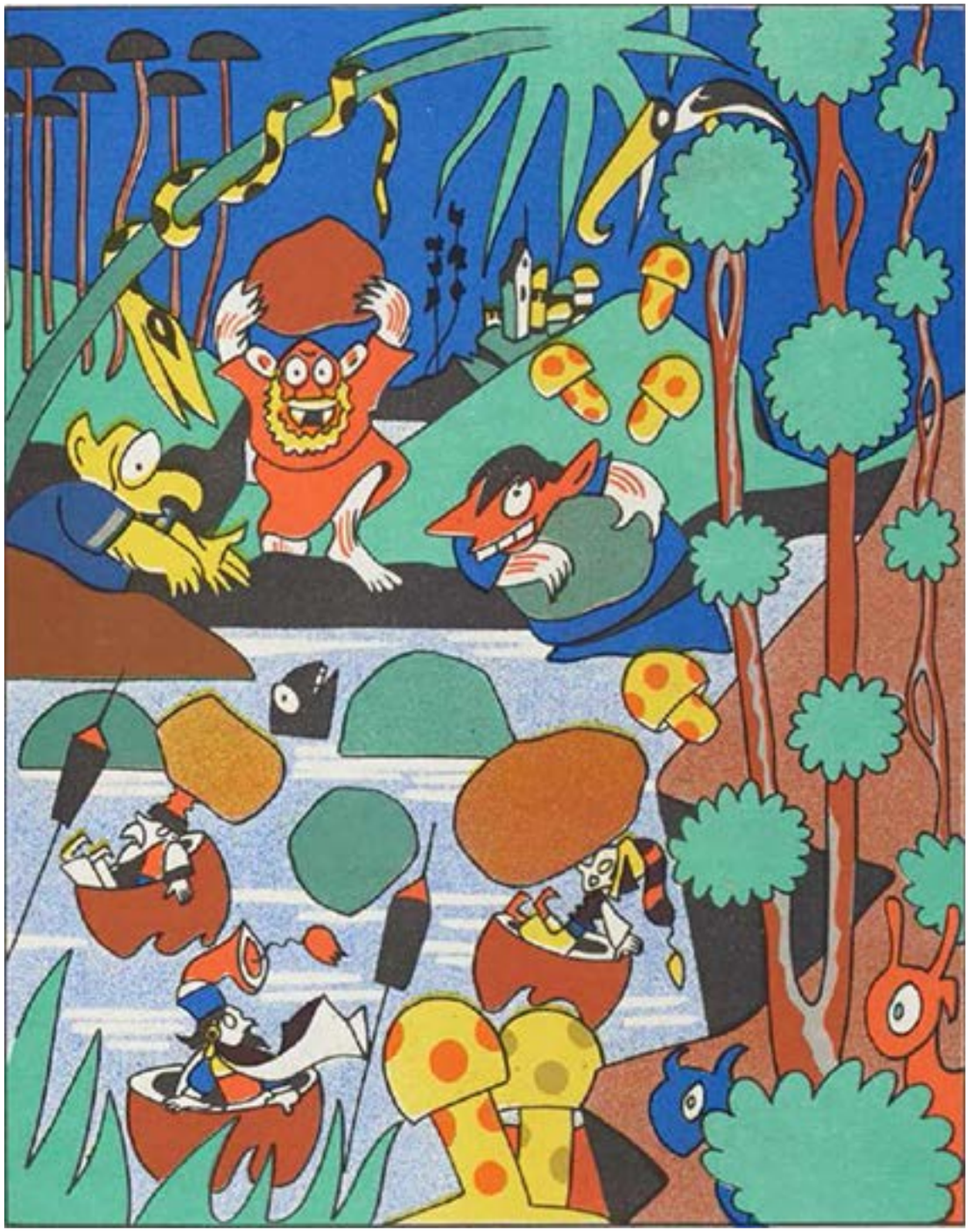
Puis le monstre s’en fut coucher, ronflant plus fort que le tonnerre.

Plusieurs d’entre nous et moi-même, résolûmes de troubler la digestion de cet écœurant personnage.

Nous fîmes rougir au feu une dizaine de broches et, nous avançant à pas de loup, nous les enfonçâmes dans l’œil du colosse.

Des hurlements éclatèrent, si formidables que les murailles s’effondrèrent et, que seuls, deux camarades et moi, parvînmes à échapper à ce lieu maudit.

Nous ne fîmes qu’un bond jusqu’au rivage où des écorces de noix de coco géantes nous fournirent des esquifs.



Hélas ! À peine éloignés de la côte, nous vîmes surgir d’effroyables géants qui, de toutes leurs forces, se mirent à nous lancer des rochers énormes.

Quelques frêles embarcations d’infortunés compagnons furent englouties sur l’heure.

Pour ma part, j’eus le bonheur d’échapper à leur atteinte et de rencontrer, après bien des péripéties, un navire dont l’équipage me hissa à bord.

Je jouais de malheur, car au lieu de me secourir, ces marins me dépouillèrent de mon argent et m’enfermèrent à fond de cale pour m’emmener prisonnier en Alger.

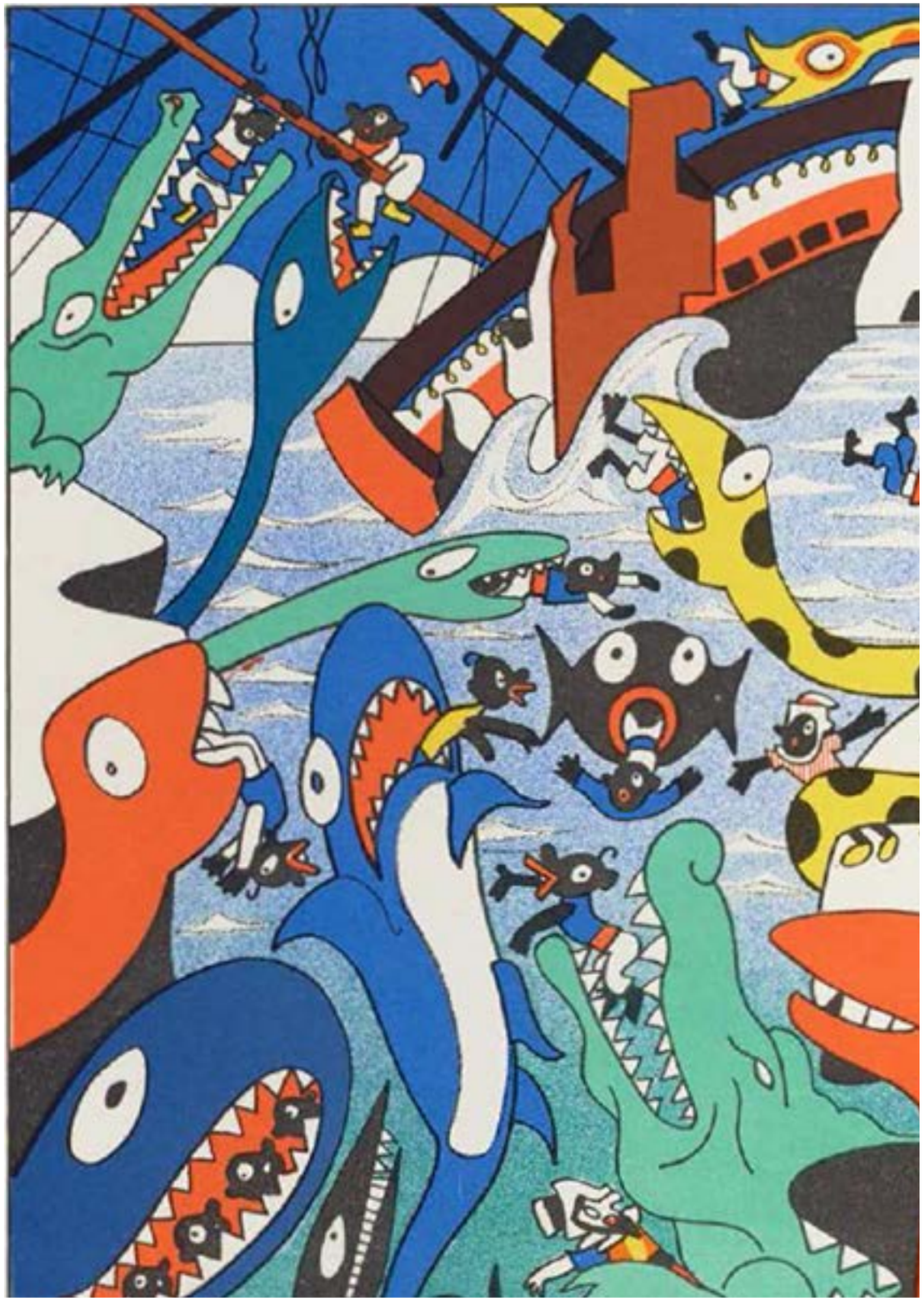
C’était un bateau de pirates, en pleine chasse, un de ces corsaires barbaresques, qui ravageaient alors les Océans.

Une nuit que la surveillance des pirates s’était quelque peu relâchée, je réussis à m’échapper et, me glissant sur l’entrepont, à détacher une petite embarcation qui me permit de gagner le large.

Je ramai toute la nuit et, le jour venu, je me trouvai seul, au milieu de l’Océan.

J’eus bientôt une compagnie dont je me serais passé volontiers.

Des légions de monstres marins m’entouraient, menaçants et j’allais succomber sous leur attaque lorsque, heureusement pour moi, une meilleure proie s’offrit à eux.



Le navire barbaresque, qui avait suivi ma route, apparut, entre deux bancs de rochers vertigineux.

Les monstres se ruèrent sur lui avec une férocité inouïe et, en quelques instants, le bateau fut englouti par les flots et l'équipage disparut, dévoré par les bêtes marines.

À force de rames, je parvins à les distancer et à gagner une côte hospitalière, où je réussis à négocier, pour un prix fabuleux, une partie de mes diamants, qui avaient échappé aux recherches des corsaires.

J’achetai et j’équipai une tartane qui, à travers mille dangers et autant d’aventures que je vous conterai certainement un jour, me ramena à Balsora, non loin du golfe Persique.

Enfin rapatrié, j’acquis de vastes terres et ce palais où j’ai la joie de vous traiter ce jour et dont les portes, ami, te seront, jour et nuit, accueillantes.

Et la fête reprit dans le palais tout imprégné des senteurs de l’aloès et des fleurs d’Ispahan.